

Gerald Murnane

Les Plaines

*Roman traduit de l'anglais (Australie)
par Brice Matthieussent*

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

« Nous avons enfin découvert
un pays prêt à accueillir aussitôt
l'homme civilisé... »

Thomas Livingstone Mitchell,
*Trois expéditions dans l'intérieur
de l'Australie orientale*

Un

Il y a vingt ans, lors de mon premier séjour dans les plaines, je gardais les yeux grands ouverts. Je cherchais dans le paysage tout ce qui, derrière les apparences, semblait indiquer un sens subtil.

Mon voyage vers les plaines fut beaucoup moins ardu que je ne l'ai ensuite décrit. Et je ne peux même pas dire qu'à un certain moment j'ai su que j'avais quitté l'Australie. Mais je me rappelle très clairement une succession de jours où les terres plates qui s'étendaient autour de moi m'apparaissaient de plus en plus comme un lieu que moi seul pourrais interpréter.

Les plaines que je traversais alors n'étaient pas uniformément identiques. Je découvrais parfois une vaste vallée peu encaissée qui accueillait des arbres épars, du bétail immobile et peut-être en son centre un maigre cours d'eau. Parfois, dans une campagne absolument monotone, la route s'élevait vers ce qui était sans aucun doute possible une colline, avant que je voie seulement devant moi une autre plaine, nue, plate, décourageante.

Dans la grande ville que j'atteignis certain après-midi, je remarquai une manière de parler et un style vestimentaire qui me convainquirent que je touchais au but. Les citadins n'étaient pas tout à fait les hommes des plaines que j'avais espéré trouver dans ces régions centrales et reculées, mais j'étais heureux de savoir que devant moi m'attendaient davantage de plaines que je n'en avais déjà traversées.

En fin de soirée, je restai longtemps à une fenêtre du deuxième étage du plus grand hôtel de la ville. Au-delà des alignements réguliers des lampadaires, mon regard portait vers la campagne obscure. Une brise arriva du nord en bourrasques tièdes. Je me penchai dans ces bouffées qui montaient des étendues d'herbe les plus proches. Je me composai diverses expressions suggérant toute une variété d'émotions puissantes. Et je chuchotai des mots qui auraient pu être ceux d'un personnage de film à l'instant où il comprend qu'il a trouvé l'endroit où il se sent chez lui. Puis je reculai dans la chambre pour m'asseoir à la table spécialement installée là à mon intention.

J'avais défait mes valises quelques heures plus tôt. Sur ma table s'empilaient maintenant des dossiers remplis de notes, des boîtes de fiches cartonnées ainsi que plusieurs livres aux pages marquées par des bandes de papier numérotées. Au sommet de la pile se trouvait un carnet de taille moyenne sur la couverture duquel on lisait :

L'INTÉRIEUR
(SCÉNARIO)
CLÉ DU CATALOGUE DES
NOTES DE RÉFÉRENCE
ET AUTRES SUJETS D'INSPIRATION

Je tirai un volumineux dossier intitulé *Pensées en vrac – non cataloguées*, puis y écrivis :

Aucun habitant de cette région ne sait qui je suis ni ce que j'ai l'intention de faire ici. Étrange de se dire que, parmi tous les gens des plaines endormis à cette heure (dans leurs énormes maisons aux murs en bois et au toit de tôle rouge, aux grands jardins arides dominés par les poivriers, les kurradjongs et les rangées de tamaris), aucun n'a eu cette vision des plaines que je vais bientôt dévoiler.

Je passai la journée du lendemain dans les labyrinthes des bars et des salons du rez-de-chaussée de l'hôtel. Toute la matinée je restai assis, seul, dans un profond fauteuil en cuir, à regarder les bandes de lumière aveuglante qui entouraient les stores vénitiens fermés devant des fenêtres donnant sur la grand-rue. C'était une journée sans nuage du début de l'été et le violent soleil matinal atteignait jusqu'aux profondeurs de la véranda de l'hôtel.

Parfois, je penchais légèrement la tête pour placer mon visage dans le courant d'air plus frais d'un ventilateur installé au plafond, j'observais la buée qui se formait sur mon verre et je pensais avec plaisir

aux grandes variations climatiques qui affectaient les plaines. En l'absence de collines et de montagnes, le soleil estival éclairait l'intégralité du paysage depuis l'aube jusqu'au soir. Et en hiver, les vents et les averses qui balayaient ces immenses espaces nus hésitaient à peine devant les rares bosquets d'arbres censés protéger les hommes ou les animaux. Je savais que certaines grandes plaines de la planète restaient des mois sous la neige, mais j'étais content que mon propre pays ne figurât pas parmi elles. Je préférais de loin voir toute l'année la vraie configuration du sol et non pas les dépressions et les monticules trompeurs de quelque autre élément. En tout cas, je considérais la neige (que je n'avais jamais vue) comme appartenant trop aux cultures européenne et américaine pour convenir à ma propre région.

Dans l'après-midi, je me joignis à l'un des groupes d'hommes des plaines qui arrivaient de la grand-rue pour s'installer à leur endroit habituel le long des immenses bars. Je choisis un groupe qui semblait inclure des intellectuels et des gardiens de l'histoire et du folklore de la région. Je conclus de leurs habits et de leur allure que ce n'étaient pas des éleveurs de moutons ou de bétail, même s'ils passaient sans doute le plus clair de leur temps au grand air. Quelques-uns avaient peut-être commencé dans la vie en tant que fils cadets de grandes familles terriennes. (Tous les habitants des plaines devaient leur prospérité à la terre. Toutes les villes, vastes ou modestes, se maintenaient

à flot grâce à la richesse inépuisable des *latifundia* qui les entouraient.) Tous arboraient les vêtements de la classe oisive et cultivée des plaines : un pantalon gris uni au pli impeccable, une chemise blanche immaculée ainsi que le fixe-cravate et le brassard assortis.

Très désireux de me faire accepter parmi ces hommes, je me préparai à toutes les épreuves qu'ils m'imposeraient peut-être. Néanmoins, je ne m'attendais vraiment pas à ce qu'ils m'interrogent sur un sujet abordé dans les livres que j'avais lus à propos des plaines. Faire des citations tirées d'œuvres littéraires aurait été contre l'esprit qui animait ce genre de réunions, même si tous les hommes rassemblés là avaient sans doute lu n'importe lequel des livres que j'aurais pu citer. Peut-être parce qu'eux-mêmes se sentaient toujours encerclés par l'Australie, les habitants des plaines préféraient voir en la lecture une activité privée qui les soutenait sans doute dans leurs affaires publiques, mais qui ne les dispensait nullement de l'obligation de cultiver une tradition reconnue par tous.

Et pourtant, quelle était cette tradition ? En écoutant les habitants des plaines, j'eus la sensation stupéfiante qu'ils n'avaient aucune envie de se réfugier dans une croyance commune ; que chacun d'eux se trouvait soudain mal à l'aise dès qu'un autre paraissait tenir pour acquise une chose qu'il revendiquait pour les plaines dans leur ensemble. C'était comme si chaque homme des plaines voulait apparaître tel un habitant solitaire d'une région que lui seul était

apte à expliquer. Et même lorsque l'un d'eux parlait de sa plaine spécifique, il semblait choisir ses mots comme si le plus simple d'entre eux ne venait pas d'un fond commun, mais trouvait seulement son sens par l'usage particulier qu'il en faisait.

En ce premier après-midi, je compris que ce qu'on avait parfois décrit comme l'arrogance des habitants des plaines n'était en fait rien d'autre que leur répugnance à reconnaître la moindre communauté de vues entre eux-mêmes et les autres hommes. Comme ils le savaient très bien, cette attitude était aux antipodes du désir alors partagé par tous les Australiens qui tenaient à souligner le moindre point commun qu'ils semblaient avoir avec d'autres cultures. Un homme des plaines non seulement prétendait ignorer les mœurs en vigueur dans d'autres régions, mais il tenait à paraître mal informé à leur sujet. Le plus irritant pour les gens de l'extérieur, c'était qu'il faisait semblant de n'avoir aucune culture distincte, plutôt que de voir sa terre et ses coutumes assimilées à une partie d'une communauté plus large aux goûts et aux modes contagieux.

★

Je ne quittai pas l'hôtel, et presque tous les jours je prenais un verre avec un nouveau groupe. Malgré toutes mes notes, mes esquisses et mes brouillons de plans, je ne savais toujours pas avec certitude ce que

mon film allait montrer. J'espérais tirer une force et une détermination soudaines de la rencontre d'un homme des plaines dont l'assurance sans faille aurait seulement pu provenir du fait que, ce jour-là, il venait justement d'achever la dernière page de ses notes en vue d'un roman ou d'un film propre à rivaliser avec le mien.

J'avais déjà commencé à m'exprimer librement devant les hommes des plaines que je rencontrais. Quelques-uns voulurent entendre mon histoire avant de divulguer la leur. Je m'y étais préparé. J'étais prêt, si seulement ils le savaient, à passer des mois d'études silencieuses dans les bibliothèques et les galeries d'art de leur ville afin de prouver que je n'étais pas un simple touriste ni un banal visiteur. Mais au bout de quelques jours passés à l'hôtel, je concoctai une histoire qui me rendit bien service.

Je dis aux hommes des plaines que j'étais en voyage, ce qui était vrai. Je ne leur précisai pas l'itinéraire que j'avais suivi jusqu'à leur ville, ni la direction que je prendrais peut-être quand je la quitterais. Ils découvrirait la vérité quand le film *L'Intérieur* serait terminé. Pour le moment, je leur laissais croire que j'avais entamé mon voyage dans un coin reculé des plaines. Et, ainsi que je l'avais espéré, aucun ne douta de moi ni ne prétendit même connaître la région que je venais de nommer. Car les plaines étaient si immenses qu'aucun de ses habitants ne s'étonna jamais d'entendre dire qu'elles incluait une région

que lui-même n'avait jamais vue. De plus, de nombreux endroits situés loin à l'intérieur des terres étaient sujets à débat : faisaient-ils partie des plaines, ou pas ? Aucun accord n'avait jamais été trouvé quant à l'étendue réelle des plaines.

Je leur racontais une histoire presque entièrement dénuée d'événements ou de faits marquants. Un étranger en aurait tiré peu de profit, mais les hommes des plaines comprenaient. C'était le genre d'histoire qui séduisait leurs propres romanciers, dramaturges et poètes. Les lecteurs et les publics des plaines étaient rarement impressionnés par les débordements affectifs, les conflits violents ou les calamités soudaines. Ils se disaient que les artistes qui proposaient ce genre de choses avaient été trompés par le vacarme des foules ou par la profusion des formes et des surfaces dans les paysages raccourcis du monde situé au-delà des plaines. Les héros des habitants des plaines, dans la vie réelle comme dans l'art, ressemblaient à cet homme qui depuis trente ans rentrait chez lui chaque après-midi pour retrouver une maison banale, une pelouse impeccable et des buissons malingres, et qui restait assis jusque tard dans la nuit pour choisir l'itinéraire d'un voyage qu'il aurait pu suivre depuis trente ans pour aboutir à l'endroit où il se tenait présentement assis – ou à cet homme qui ne s'aventurerait même pas sur l'unique route partant de sa ferme isolée, de peur de ne pas la reconnaître s'il la voyait d'un des points de vue éloignés qui étaient ceux des autres.